

Pourquoi Salerne ?

C'est en 988 qu'Adalberone, évêque de Verdun, arrive à Salerne pour se soigner. Les médecins sont bien satisfaits de ce que leur renommée ait surpassé les Alpes, ce qui les engage fortement à guérir l'illustre infirme. Mais l'organisme ne réagit pas et l'évêque meurt pendant le voyage de retour en France. Kristeller se fonde sur cette notice, que les chroniqueurs du XI^e siècle nous ont envoyée, pour dater l'origine de la *Schola Salerni* de la seconde moitié du X^e siècle¹.

Massimo Oldoni, lui, tend à antidater d'un siècle l'origine de l'École ; il exploite une source que l'on a considérée jusqu'ici du début du X^e siècle : on peut y lire d'une certaine Teodonanda, visitée par l'archiatre Jérôme qui possède une bibliothèque riche en volumes, ce qui fait supposer une structure scolaire organisée aux environs de la moitié du IX^e siècle². Mais sur cette hypothèse pèse une récente réserve de Riccardo Avallone qui, après une lecture critique de la source, en a situé la rédaction entre la fin du XI^e et le début du XII^e siècles³. Je ne m'entends pas en philologie latine, c'est pourquoi je n'entre pas dans le vif du sujet ; je fais remarquer seulement que les hypothèses les plus récentes sur l'origine de la *Schola Salerni* la situent entre la seconde moitié du XI^e et la seconde moitié du X^e siècles, et que l'épisode d'Adalberone reste un point incontesté de la recherche.

Les deux historiens, d'ailleurs, demeurent d'un commun accord en assignant à Salerne la priorité dans la renaissance de l'enseignement médical

1. F.C. KRISTELLER, *Studi sulla Scuola medica salernitana*, Institut Italien pour les Études Philosophiques, Naples, 1986, p. 21 s.
2. M. OLDONI, *Un Medioevo senza santi: la Scuola Medica di Salerno dalle origini al XIII secolo*, dans AA.VV., *La Scuola Medica Salernitana: storia, immagini, manoscritti dall'XI al XIII secolo*, édité par M. PASCA, Salerne, 1987, p. 13-28, part. p. 13 s.
3. La notice a été anticipée dans le compte-rendu au *Chronicon Salernitanum* (X^e siècle). Version en italien par Arturo CARUCCI (Ed.) *Salernum*, Salerne, 1988, dans *Rassegna Storica Salernitana*, n.s. 10, 1988, p. 315 ss. L'article est sous presse. La source est la *Historia inventionis ac translationis et Miracula sanctae Trophimenae* (d'un chroniqueur anonyme de Minori, Salerne), dans *Acta Sanctorum*, Jul. 5, II, Antuerpiae, 1731, p. 233-240.

en Europe⁴. Mais « les idées ne tombent pas du ciel, nous ne recevons pas les bonnes choses en rêve », disait, voici un siècle, Arturo Labriola ; il est, pour cela, légitime de se demander pourquoi Salerne fut la première Université d'Europe et non pas une autre ville d'égale ou de plus grande importance.

L'histoire politique des années où se placent les thèses de Oldoni et de Kristeller fut conditionnée d'abord par la pression des Sarrasins sur les côtes de la mer Tyrrhénienne, vaincue dans la deuxième décennie du X^e siècle par le commun effort des petits états du Midi aidés par le Pape et par deux empereurs. Une lutte s'ensuivit, entreprise par les princes de Capoue-Bénévent et de Salerne, pour la récupération des territoires occupés par le Byzantins. Ce fut la mort de Landolphe I^{er} de Capoue-Bénévent qui marqua la fin de l'alliance entre les deux états en remettant à Gisulphe I^{er} de Salerne, qui trois ans après succéda à son père, une situation politique tout à fait neuve. Gisulphe s'en aperçut au moment où ses cousins de Capoue tentèrent de le détrôner. Il triompha brillamment de l'épreuve, se réconcilia avec les Capouans et les aida dans deux incursions et une opération de défense contre le Pape qui cherchait à s'emparer de Capoue.

Les deux Empires tendaient à prendre le contrôle du Midi. Gisulphe essaya d'activer une politique d'équilibre, laquelle, suivie avec beaucoup d'incertitude, finit par lui nuire à tel point qu'il dut céder son trône d'abord à son cousin Landolphe de Conza, aidé par les Amalfitains, ensuite au prince de Capoue-Bénévent, enfin au duc d'Amalfi. En d'autres termes, Salerne pour une décennie (973-983) perdit de fait sa propre indépendance, rachetée cinq ans avant l'arrivée d'Adalberone⁵. Dans ce cadre politique extrêmement confus s'insère, comme une de ces contradictions si fréquentes dans les rapports des hommes, un milieu économique consolidé, très vif dans la capitale aussi bien que dans les zones directement liées à elle. Un milieu que je tenterai de décrire dans le temps que l'on m'a accordé, précisant dès à présent qu'on voudra percevoir en mon ton essentiellement optimiste la pause négative (45 ans à peu près) déterminée par la présence des Sarrasins sur les côtes de la basse Tyrrhénienne. Dès le début du IX^e siècle, l'« agro nocerino » (la campagne de Nocera)⁶ paraît intensivement

4. Il faut remarquer que tandis que Kristeller, p. 22, parle de « première Université Européenne », Oldoni, p. 13, préfère se rapporter à la « plus intéressante structure scolaire laïque opérant au Haut Moyen Âge ».

5. Sur l'histoire de Salerne lombarde, cf. M. SCHIPA, *Storia del principato longobardo di Salerno* (encore valable), dans F. HIRSCH et M. SCHIPA, *La Longobardia meridionale*, Rome, 1968 ; P. DELOGU, *Mito di una città meridionale*, Naples, 1977 ; ID., *Il principato di Salerno. La prima dinastia*, dans *Storia del Mezzogiorno*, sous la dir. de G. GALASSO et R. ROMEO, II, 1, p. 239-277 (sous presse).

6. J'ai considéré la bande côtière comprise entre les fleuves Sarno et Picentino, le premier au nord, le deuxième au sud de Salerne, reliée à la capitale par des routes qui pouvaient bien être parcourues au Haut Moyen Âge, à la distance maximum de 20 kilomètres.

cultivée en toute son extension, de Camerelle au fleuve Sarno : il y a partout de la vigne, des vergers, des noisetiers, du chêne, du châtaignier, des plantes potagères. Quelques terrains sur les coteaux sont réservés au pâturage ; seule une petite zone marécageuse est documentée tout près de Angri. On ne trouve aucune trace de marais dans les vallées de l'Irno et du Picentino, où florissaient la vigne et, un peu moins, le chêne et le châtaignier, outre la flore physiologiquement liée aux cours d'eau, des roseraies et des saulaies. On compte aussi des vignobles aux environs de Sarno et de San Valentino Torio, sur les collines de Cava, dans la vallée du torrent Solofrana (Roccapiemonte, Lanzara, Siano) et à Castiglione de Genovesi⁷. La présence de terrains incultes (de 10 à 15 %) peut être expliquée par l'abbé de Saint-Benoît, qui déclare en 986 qu'une de ses terres à Salerne était restée inculte à cause du passage de l'armée franque⁸ ; d'où l'on peut présumer que ces terrains étaient aussi cultivés avant. Les sources notariées enregistrent des produits de conservation facile, aptes au transport et au commerce, favorisés par l'heureuse position géographique de la ville au centre de la Méditerranée, point obligé de passage du trafic tout le long du versant tyrrhénien, et point obligé de débouché des courants intérieurs à travers la vallée de l'Irno⁹.

Nous avons à ce sujet des sources directes et indirectes qui remontent au siècle précédent. L'histoire du sarrasin Arrane, attendant dans le marché de Salerne le passage du prince Guaiferio¹⁰, pourrait être invraisemblable si elle ne dénotait une coutume de cette ville. Ainsi que celle des ambassadeurs sarrasins reçus en grand honneur par le prince Sicone, qui n'hésita pas à les accueillir dans l'évêché, profitant de l'absence du maître de la maison¹¹. On connaît d'ailleurs bien les fréquents contacts commerciaux avec les Infidèles en dépit des reproches de Rome. Dans les *Honoratae Civitatis Papiae*, Salerne est citée avec Gaète et Amalfi parmi les villes tenues au paiement des contributions à la Chambre royale¹². Nous citons aussi le traité pour le commerce d'Outre-mer stipulé entre Amalfitains et

7. On a utilisé 203 documents tirés du *Codex Diplomaticus Cavensis (CDC)* édité par M. MORCALDI, M. SCHIANI, S. DE STEPHANO, vol. I-III, Milan, Pise, Naples, 1873-1876, datés de 900 à 999 ; et de M. GALANTE, *La datazione dei documenti del Codex Diplomaticus Cavensis Appendice: edizione degli inediti*, Salerne, 1980 rapportés aux mêmes années.

8. CDC II, inséré de 986 en doc. CCCCXXII de 990, p. 289. Il se trouve dans les documents de ce temps maintes allusions à des incursions effectuées et redoutées « propter generationibus que in hanc terra fuerunt » : CDC I, doc. CLXIII de 937, p. 209 ; CLXV de 940, p. 211 ; CLXX de 942, p. 219.

9. A.R. AMAROTTA, *Salerno romana e medievale. Dinamica di un insediamento (Études historiques salernitaines de la Société Salernitaine d'Histoire de la Patrie)*, Salerne, 1989, p. 1 ss.

10. *Chronicon Salernitanum (Chron. Sal.)*, édité par U. WESTERBERGH, Stockholm, 1956, c. 110, p. 122 s.

11. *Chron. Sal.*, c. 99, p. 99 s.

12. A. SOLMI, *Sui rapporti tra Pavia e le città bizantine dell'Italia meridionale nell'alto Medioevo*, dans *Studi bizantini*, V, 1925, p. 311 ss.

Salernitains en 973¹³ : débouché naturel de rapports que les habitants d'Amalfi et ceux d'Atrani avaient établi dès le début du siècle, lorsqu'ils commencèrent à acheter, ou tout simplement à cultiver, des terres dans la vallée du Sarno¹⁴. Un témoignage concret de la florissante situation commerciale du temps est la circulation dans la ville d'une monnaie de prix, récemment relevée par Paolo Delogu¹⁵.

Les Salernitains du Haut Moyen Âge, donc, cultivent, commercent, vivent intensément leur vie, et ceux des dernières années du X^e siècle ne végètent pas en attendant angoissés le jour de l'An Mil : une attente que, après une acceptation critique, Pirenne refuse aujourd'hui et que Duby, par contre, admet avec une opportune réorganisation. Encore sera-t-il bien intéressant à cet égard, d'entendre l'opinion de Spolète, qui dans quelques jours dédiera sa Semaine d'études au X^e siècle, le siècle de fer.

Quoi qu'il en soit, il ne semble pas que dans les campagnes de Salerne l'An Mil fût attendu avec des craintes particulières ; ainsi au mois de novembre de 999, un certain Cato, fils de Romoaldo, fut jugé par le prince du temps pour un vol commis au détriment d'une église de Nocera. Cato ne croyait pas aux prophéties, ni l'abbé Dommello, présent au procès en tant que partie civile¹⁶.

Salerne fut à l'avant-garde du renouveau même dans le secteur des constructions, dans lesquelles elle vantait sa maîtrise qu'on trouvait difficilement en d'autres lieux. L'église S. Massimo est datée au IX^e siècle, la première en Europe, ou au moins parmi les premières, structurée sur deux niveaux¹⁷. Parmi les constructions du X^e siècle, il faut rappeler le palais princier rebâti entièrement sur trois niveaux, dont les deux premiers sont occupés par la chapelle palatine dans l'aile septentrionale, parvenue jusqu'à nous, et le troisième par la salle du trône¹⁸.

Après la translation du corps de saint Matthieu en 954, l'intendant Pietro et sa femme Alcara édifièrent une église dédiée à saint Matthieu et à saint Thomas en Ortomagno, le quartier oriental de la ville¹⁹. Les frères Guaimario, Maione, Madelmo et Adelmo, fils du comte Guaimario, fondèrent Sainte-Marie de Alimundo sur le *Plaium montis* destinée à devenir l'église

13. W. HEYD, *Storia del commercio del Levante nel Medio Evo*, dans *Biblioteca dell'economista*, V, X, 1913, p. 116.

14. Cf. note 7.

15. DELOGU, *Principato*, *op. cit.*, p. 260 s.

16. CDC III, doc. DXXVIII de novembre 999, p. 98.

17. DELOGU, *Mito*, *op. cit.*, p. 48 s. ; AMAROTTA, *Salerno*, *op. cit.*, p. 170 ss.

18. A.R. AMAROTTA, *Il palazzo di Arechi e il quartiere meridionale di Salerno*, dans *Attes de l'Académie Pontanienne*, II, s., XXVIII, 1979, p. 229-251. Sur la Chapelle v. DELOGU, *Mito*, *op. cit.*, p. 42 ss. et AMAROTTA, *Salerno*, *op. cit.*, p. 147 ss.

19. CDC II, doc. CCLXIII de 970, p. 64 ss. ; CCLXV de 971, p. 67 s. ; CDC VIII inséré de 977 en doc. MCCLXV de 1058, p. 52.

de la famille Guardati, qui y ensevelit Masuccio²⁰. Guido et Guaiferio, fils du comte Guaimario, fondèrent l'église devenue ensuite monastère de Saint-Michel Archange, à l'ouest de Saint-Benoît²¹. Le prince Gisulphe érigea l'église de Saint-Laurent de Monte, puis le monastère des Clarisses de Jeanne de Procida, et l'église de Saint-Félix sur le sommet du Bonadiei, noyau originaire du château improprement nommé « de Arechi »²². Le comte Guaiferio, fils de Guaiferio, fonda l'église de Sainte-Sophie²³. Le prince Jean, enfin, et sa femme Sichelgaita érigèrent l'église de Sainte-Marie *de Domno* dans le quartier méridional²⁴. Il ne faut pas oublier la transformation de la salle de Sainte-Marie Génitrix en église double avec atrium pour y garder les reliques du saint patron²⁵.

Mais j'attirerais l'attention surtout sur le pont-canal de la Via Arce, aussi conservé jusqu'à nos jours. Le monument date de la première moitié du IX^e siècle, avec reconstruction des structures horizontales du XI^e siècle. Le pont canal plus haut devançait le fossé de défense de la ville d'une hauteur de 24 mètres environ : c'était pour le IX^e siècle une combinaison suggestive et unique d'élégance et de solidité, un exemple de très grande ingéniosité²⁶.

Dans cette société progressiste, bien insérée parmi les autres qui étaient en avance au tournant de l'An Mil, l'historien cherche en vain une référence, même indirecte, au problème fondamental de la civilisation de tous temps : la médecine. Le seul qui aurait pu nous donner quelques renseignements à cet égard, l'auteur anonyme du *Chronicon Salernitanum*, se tait. Il n'y a pas une notice dans sa chronique se rapportant à l'École qui faisait alors²⁷ ses premiers pas. On y cite, cependant, un médecin, non dans l'exercice de

20. Cf. M. FIORE, *Del luogo dove fu sepolto Masuccio Salernitano*, dans *Rassegna Storica Salernitana*, VI, 3-4, 1945, p. 210-229 ; G. KALBY, *Il quartiere Plaïum montis nel centro antico salernitano*, dans *Rivista di Studi Salernitani*, 3, 1969, p. 165-191, part. p. 177 ss. ; G. LIGUORI et P. NATELLA, *Salerno catalana e aragonese*, dans *Masuccio novelliere salernitano dell'età aragonese*, édité par P. BORRARO et F. D'EPISCOPO, Galatina, 1978, p. 231-236. Discussion de la date de fondation (entre 946 et 977, probablement 963) dans A.R. AMAROTTA, *L'ampliamento longobardo in Plaïum montis a Salerno*, dans *Attes de l'Académie Pontanienne*, XXIX, 1980, p. 297-323, part. p. 305 ss.

21. CDC II, doc. CCCXXXVIII de 991, p. 316 s. ; III, doc. CCCXCIX de 996, p. 60 et DVIII de 997, p. 72 s.

22. AMAROTTA, *Salerno*, *op. cit.*, p. 184 s. et 84 ss.

23. Sur la date de fondation controversée (entre les années de la principauté de Guaiferio (861-880) et 1038, v. S. LEONE, *La fondazione del monastero di S. Sofia in Salerno*, dans S. LEONE et G. VITOLO, *Minima Cavensia. Studi in margine al IX volume del Codex Diplomaticus Cavensis*, Salerne, 1983, p. 61-70, qui l'établit avec exactitude aux environs de l'An Mil.

24. CDC II, inséré de 986 en doc. CCCXXII de 990, p. 289 s. et doc. CCCXXV de 990, p. 297.

25. CDC II, doc. CCXCVII de 977, p. 109 ; GALANTE, *Datazione*, *op. cit.*, doc. 14 de 982, p. 187 ; cf. aussi AMAROTTA, *Salerno*, *op. cit.*, p. 199 ss. La translation des reliques de saint Matthieu à Salerne date de 954 ; cf. N. ACOCELLA, *La traslazione di S. Matteo*, Salerne, 1954. En 983, Salerne fut élevée au rang de siège archiépiscopal : cf. G. CRISCI, *Il cammino della Chiesa salernitana nell'opera dei suoi vescovi*, I, Naples-Rome, 1976, p. 149 ss.

26. Cf. AMAROTTA, *Salerno*, *op. cit.*, p. 247 ss.

27. On sait que le *Chronicon Salernitanum* s'interrompt entre 974 et 978.

sa profession, mais en tant qu'ami du prince et futur évêque de Salerne²⁸. Il paraît que les citoyens du *Chronicon* vivent passivement selon la loi du « post carnem vermes, post vermes pulvis », sans passages intermédiaires. Quand ils tombent malades, ils attendent tranquillement la mort. Ce fut ainsi pour Arechi et pour ses successeurs Grimoaldo, Sicone et Guaimario, ainsi que pour Paolo Diacono et les évêques Rodoperto, Pietro, Alone, Landemario, Bernardo²⁹. Il arrive parfois que l'on guérisse comme Gisulphe³⁰, mais sans l'ennui de visites médicales, ni de médecines.

M. Oldoni se demande si l'absence de thérapies dans une société riche en blessures, maladies et accidents de tous genres ne doit s'attribuer à la méfiance ou à l'éloignement du chroniqueur par rapport à la réalité de l'École de Médecine. Je pense qu'on pourrait trouver la juste réponse dans la remarquable aptitude de l'Anonyme pour ses *excursus* : il y en a de toutes sortes dans sa chronique. Sont notamment significatives ses digressions sur l'étymologie de certains mots ; souvent l'auteur s'interrompt pour motiver l'emploi d'un vocable plutôt que d'un autre. Ceci est dans la norme qu'il s'est imposée à lui-même ; mais le commentaire qui accompagne son interruption est pour le moins singulier : je crains que quelque sophiste, quelque savant ne soit pas d'accord avec moi ; peut-être les savants experts dans les disciplines libérales voudront-ils me corriger ... ; j'espère que les savants seront satisfaits de l'explication ...³¹

Ces sophistes étaient des notaires, des juges, des avocats qui paraissent nombreux dans les documents du temps, et des médecins, bien entendu, même si moins nombreux ; c'étaient des intellectuels qui, ayant fréquenté les écoles laïques, avaient une préparation de base ouverte à la culture de tous les temps et de toutes les provenances. Nous connaissons peu l'Anonyme : il était salernitain, sans aucun doute, d'origine lombarde, probablement moine à Saint-Benoît, peut-être abbé : rien d'autre. Sa prose décèle une discrète culture, la connaissance de quelque païen classique (Virgile) et de la littérature latine chrétienne (Beda, saint Augustin, saint Grégoire M.) : la culture normale de base pour un homme du X^e siècle formé dans une école monastique, où l'on enseignait que les fidèles n'auront que Jésus-Christ pour grammaire : d'où la moquerie à l'égard des sophistes. Le moine y réagit par la manifeste ironie des *excursus* étymologiques, à travers le long chapitre sur les trente-deux philosophes de Bénévent, et sur le meilleur d'entre eux, Ilderico, où le terme « philosophus » perd sa connotation

28. *Chron. Sal.*, c. 163, p. 169.

29. *Chron. Sal.*, c. 17, p. 22 ; c. 30, p. 33 ; c. 62, p. 60 ; c. 92, p. 93 ; c. 37, p. 38 ; c. 97, p. 97 ; c. 99, p. 101.

30. *Chron. Sal.*, c. 175, p. 177 s.

31. *Chron. Sal.*, c. 80, p. 78 ; c. 100, p. 101 ; c. 149, p. 157 ; c. 175, p. 178 ss. D'autres étymologies sont exposées sans commentaire en c. 38, p. 39 ; c. 64, p. 61 ; c. 89, p. 90 ; c. 99, p. 100 ; c. 154, p. 161 ; c. 156, p. 163.

ironique³². C'est un fait : le seul *sophiste* entièrement positif de sa chronique n'est pas un salernitain. Le silence hargneux de l'Anonyme révèle justement ce que l'Anonyme, lui, n'aurait pas voulu dire : sa rancune en se voyant exclu d'un événement qu'il prévoyait d'une importance capitale pour les hommes de son temps.

Le premier médecin dont nous connaissons le nom est Orso, présent en qualité de témoin dans un contrat d'achat et vente d'un vignoble sur le *Platium montis* en 821. M. Oldoni le signale à Rome la même année³³. Un certain Joseph, évidemment Juif, est cité plusieurs fois entre 848 et 865 en tant qu'acheteur de terrains le long du fleuve Irno³⁴. Un certain Lotario, clerc et médecin, est lui aussi témoin pour un contrat d'achat et vente en 977³⁵. De Renzi signale un certain Ragenefrido à la fin du IX^e siècle et les évêques Pietro, celui de l'Anonyme (958-974) et Grimoaldo (994-1012)³⁶.

Ce sont des noms connus, sauf Joseph, que, me semble-t-il, personne n'a jamais mentionné. Mais je voudrais insister sur les *magistri* présents dans les sources de Cava, eux aussi ignorés jusqu'à présent, tâchant de distinguer le *magister medicus* du maître d'école (instituteur) et de l'artisan (maître-*mastro*). On ne sait rien dire au sujet d'un certain *Iohannes magister*, qui avec sa femme, Anne, émancipe un serf en 964, et encore moins d'un autre Giovanni (ou le même ?), cité comme déjà possesseur d'une propriété de campagne en 984. On ne peut tirer aucun profit d'un *mastro* Catzotti et d'un *Summo magister*, cités entre 987 et 990³⁷. Que l'on considère, par contre, attentivement un *magister Nicola*, bénéficiaire à titre gracieux d'un petit terrain du *Palatium*, avec l'autorisation d'utiliser le mur du voisin, *viridarium* du prince, comme soutènement d'une maison qu'il allait construire en 974. Évidemment Nicola devait occuper une position de prestige dans la société salernitaine de ce temps-là³⁸. Avec égale, sinon plus grande attention, on doit regarder *Petrus magister*, « qui fuit de fines grecorum », arrivé à Salerne aux environs de 986, locataire de trois corps de fabrique

32. *Chron. Sal.*, c. 122, p. 134 s.

33. *CDC I*, doc. IX de 821, p. 10. OLDONI, *Medioevo*, *op. cit.*, p. 16.

34. *CDC I*, doc. XXIX de 848, p. 34 ; XL de 855, p. 49 ; XLVII de 856, p. 58 ; LXI de 865, p. 76.

35. *CDC II*, doc. CCXCVIII de 977, p. 111.

36. S. DE RENZI, *Collectio Salernitana*, I, Naples, 1852, p. 131 s. Pour les datations des évêchés, v. CRISCI, *Cammino*, *op. cit.*, p. 141 s. et 161 s.

37. Giovanni dans *CDC II*, doc. CCXXV de 964, p. 17 et CCCLXXVII de 984, p. 206 ; Catzotti dans *CDC II*, doc. CCCXC de 987, p. 243 ; Summo dans *CDC II*, doc. CCCXVII de 990, p. 278.

38. *CDC II*, doc. CCLXXX de 974, p. 87 : « Nos Gisolfus et Gemma, vir et uxor, et Paldofus optatus filius noster Dei previdentia Langobardorum gentis principibus, concedimus tibi Nicole magistri filius Sergi terra sacri nostri Palatii intus hec Salernitanam civitatem coniunctum cum parietum nostrum de ipso viridiareo (...) ut liceat te et tuis heredibus fabricare in ipso pariete de ipso viridiareo, de quantum ipsa terra tua et suprascripta nostra concessione retinet, et ipso pariete abscondatis fabricandum quantum volueritis ».

ajoutés à une maison des frères Guaimario et Guaiferio, fils du feu comte Guaiferio, éléments de la meilleure noblesse salernitaine³⁹.

Une recherche approfondie sur les deux maîtres pourrait nous conduire vers une structure médico-scolaire constituée autour de la riche bibliothèque de l'archiatre, parvenue à l'évêque-médecin Pietro, cité par l'Anonyme.

Quant aux livres, on ne sait pas par quelles voies ils sont arrivés à la maison de Jérôme : peut-être grâce à la redécouverte d'une culture médicale d'Orient au temps de la guerre gothique ou aux incursions des Sarrasins ; peut-être par l'importation de quelque marchand particulièrement sensible aux problèmes de la culture. Mais cette découverte n'aurait eu aucune valeur et le marchand n'aurait conclu que peu de choses si ces livres n'avaient trouvé un milieu prédisposé à exploiter la situation.

En d'autres termes, quand les conditions pour un progrès de la science médicale, après des siècles de sous-culture, furent mûres, elles ne devaient se réaliser que dans une société évoluée. Salerne l'était : ce qui n'est pas une affirmation neuve, mais elle méritait bien le saut de qualité de la conjecture générale, vague, à la démonstration soutenue valablement par les sources. La faiblesse politique même pesa sur le choix, en favorisant le concours en notre ville des intelligences qui espéraient tirer, de quelque manière, de valables profits de cette faiblesse. Et l'on sait bien qu'en ce cas ce sont toujours les intelligences les plus actives qui se remuent.

Ces livres-là arrivèrent à Salerne parce que la situation de la société locale promettait plus qu'ailleurs d'en utiliser les possibilités intrinsèques. Sur la façon dont ces promesses ont été maintenues, je laisse la parole à celui qui est plus compétent que moi.

Arcangelo AMAROTTA

Via Vernieri, 61

I - 84100 SALERNO

(Trad. di Antonio Culicigno)

39. CDC II, doc. CCCLXXXIV de 986, p. 235 : « Tradidit ego (Guaimario) ad tenendum et residendum Petri magister, qui fuit de fines Grecorum et nunc commanente est in ec cibus, tribus applitora de terra et casa nostra de intus hanc Salernitanam civitate ».